## IV. HISTOIRE DES SCIENCES ET DES TECHNIQUES.

Johannes PEDERSEN, *The Arabic Book*. Trad. angl. par Geoffroy French, introd. par Robert Hillenbrand. Princeton University Press, 1984. XVII-175 p., 46 illustrations.

En 1946, l'orientaliste danois Johannes Pedersen avait écrit dans sa langue maternelle un ouvrage sur le livre, sa production et sa place dans la société arabo-musulmane médiévale; en voici une traduction anglaise, sans que le contenu en ait été modifié, hormis quelques additions dans la bibliographie et les notes.

Cet ouvrage, pionnier en son temps, étudie le livre non comme objet isolé, mais comme relevant à la fois de l'histoire intellectuelle et sociale, de l'histoire de l'art, de la littérature, de la paléographie et de la bibliophilie. On sait que l'œuvre marquante de Pedersen est son étude consacrée à l'Ancien Testament, intitulée en anglais *Israël, its Life and Culture* (tome 1 : 1926, tome 2 : 1940), qui atteste la volonté de considérer une culture comme un ensemble complexe et d'analyser les interactions entre faits religieux et faits sociaux. Cette approche caractérise également les contributions de ce savant aux études islamiques, notamment l'article « masdjid/mosquée » dans l'*Encyclopédie de l'Islam* (1re édition) et cet essai sur le livre arabe.

En quelque 150 pages, l'auteur a rassemblé une grande quantité d'informations, glanées dans diverses sources, mêlant détails techniques, études de vocabulaire, anecdotes éclairantes, remarques de portée générale. De lecture agréable et rapide, l'ouvrage est accessible au non spécialiste, alors que le spécialiste y trouvera en plus d'une occasion d'intéressantes précisions. Après deux chapitres introductifs consacrés à l'usage de l'écrit avant l'Islam et à l'élaboration de la langue arabe littéraire, la partie centrale est sans nul doute la plus intéressante. On y trouve en effet une description minutieuse des étapes de fabrication d'un livre, depuis l'élaboration littéraire d'un texte jusqu'à sa production matérielle. Le lecteur y apprend comment les livres étaient composés, calligraphiés, publiés, copiés, illustrés, reliés, vendus, conservés, enseignés, plagiés. De nombreux exemples, souvent empruntés à l'*Iršād* de Yāqūt, donnent un tour concret et vivant à cette description. L'image qui se dégage des chapitres 3 (composition et transmission des livres) et 4 (copistes et libraires) est celle d'une activité intense, partie intégrante non seulement de la vie culturelle mais aussi de la vie économique des villes de l'Islam médiéval. Aujourd'hui on aimerait peut-être en savoir davantage sur la diffusion des manuscrits et sur les moyens de suivre le cheminement d'un texte; il n'en reste pas moins que la présentation faite par Pedersen garde toute sa valeur de synthèse.

Les chapitres suivants traitent de la forme matérielle du livre : supports et encre (chapitre 5), écriture et calligraphie (chapitre 6), enluminure (chapitre 7), reliure (chapitre 8). L'auteur y résume, clairement mais succinctement, les travaux antérieurs. Mais dans ces domaines, bien des recherches plus récentes ont enrichi nos connaissances, il suffit de penser à celles de R. Ettinghausen sur la peinture arabe ou de A. Grohmann en matière de paléographie. Sans enlever tout son intérêt au résumé clair de Pedersen, elles en rendent caducs ou du moins incomplets bien des passages. L'éditeur de la traduction anglaise en a conscience puisqu'il a fait ajouter, dans les notes et la bibliographie, les références aux principaux travaux récents. L'introduction, due à



BCAI 3 (1986) J. Pedersen: The Arabic Book, recensé par Fr. Micheau
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

l'historien de l'art Robert Hillenbrand, est une utile présentation, montrant avec honnêteté les domaines dans lesquels l'ouvrage de Pedersen apparaît aujourd'hui dépassé, et indiquant ce par quoi il peut être utilement complété. Des réserves analogues peuvent être formulées à l'encontre des deux derniers chapitres, consacrés l'un aux bibliothèques dans le monde arabe médiéval, l'autre aux débuts de l'imprimerie arabe.

Il n'en reste pas moins que cet essai représente une introduction au domaine du livre arabe, perçu dans toutes ses implications culturelles et sociales; spécialistes et non spécialistes le liront avec plaisir et profit.

Françoise MICHEAU
(Université de Paris I)

Monique ZERDOUN BAT-YAHOUDA, *Les encres noires au Moyen-âge (jusqu'à 1600)*. Paris, éditions du C.N.R.S., 1983. In-8°, XIV-437 p.

Le propos de l'ouvrage de M. Z. est de donner un aperçu général de l'histoire de la fabrication des encres noires à écrire, d'après les textes existants. L'auteur s'attache essentiellement à expliquer, d'un point de vue fonctionnel, la présence des substances entrant dans la composition des différentes recettes. Elle est bien placée pour le faire, en tant que chimiste initiée aux techniques de laboratoire d'une part, et en tant qu'hébraïsante, membre de la section de paléographie hébraïque de l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes (C.N.R.S.) d'autre part. Ses précédents travaux étaient consacrés pour la plupart à l'analyse chimique des encres, et en particulier à l'expérimentation de nouvelles techniques d'analyse en laboratoire.

Le domaine couvert par cette monographie originale est plus vaste que ne le laisse supposer son titre : l'auteur étudie en effet la fabrication des encres en Extrême Orient, en commençant par la Chine ancienne, puis en évoquant le cas de la Corée, du Japon et de l'Inde. Elle poursuit avec « le monde méditerranéen dans l'antiquité » (Egypte ancienne et monde gréco-romain). Le chapitre suivant est intitulé « Le problème des encres à usage liturgique chez les Juifs ». C'est aux pages 123-141 que se trouve le chapitre « L'encre des pays d'Islam ». Enfin, M. Z. termine son tour d'horizon avec l'Europe (« L'Europe du IV^e^ au XVII^e^ siècle » et « Les grandes dates de l'histoire des encres du XVII^e^ au XIX^e^ siècle »). En annexe, on trouve de nombreuses recettes et l'analyse des substances utilisées.

L'auteur distingue quatre grandes classes d'encre : les encres au carbone, dont les composants essentiels sont noir de fumée (ou produits calcinés), et liant; les encres métallo-galliques, ayant pour ingrédients indispensables extraits tannants, sel métallique, et liant; les encres mixtes (par exemple l'encre métallo-gallique à laquelle on a ajouté du noir de fumée). Et enfin les encres incomplètes (qui se rattachent pour la plupart aux encres métallo-galliques et dans la composition desquelles il manque un des trois composants essentiels).

Pour l'étude de l'encre en pays d'Islam, M. Z., ne connaissant pas l'arabe, a dû se contenter des traductions existantes, c'est-à-dire essentiellement de la traduction, proposée par M. Levey, d'un traité attribué à al-Muʿizz Ibn Bādīs, m. 1062 A.D. (notons que M. Levey ne met pas en doute cette attribution, bien que des doutes subsistent sur l'identité de l'auteur; ainsi G. Endress

BCAI 3 (1986) J. Pedersen: The Arabic Book, recensé par Fr. Micheau
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net